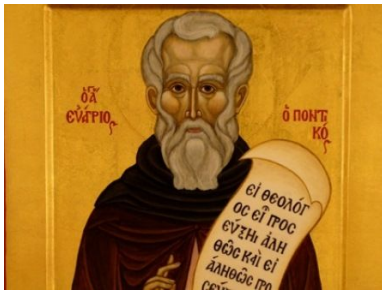


Les maladies de la vie spirituelle (4)

L'avarice : le rapport déformé aux choses et surtout à l'argent

Certains d'entre nous ont sans doute regardé la cérémonie d'investiture du 47^{ème} président des Etats-Unis, Donald Trump, ou, du moins, vu certains extraits. Il y a fait, comme le veut la tradition, une allocution sur ce qu'il comptait faire pendant ses quatre années de mandat. Il a d'ailleurs parfaitement illustré ce que serait sa présidence en termes de vision : « *Drill, baby, drill* », « *Forer, bébé, forer!* » Au risque d'être simpliste, on pourrait résumer sa vision des choses comme suit : « *Pognon, bébé, pognon!* » Le dieu argent est de retour à la Maison-Blanche, plus déterminé que jamais, mais l'a-t-il jamais vraiment quittée?



« La mer n'achève pas de se remplir, elle reçoit une grande quantité de fleuves, et le désir de l'avarice non plus n'est jamais comblé d'affaires, il double ses affaires, il désire encore le faire et n'en est jamais apaisé jusqu'à ce que la mort mette un terme à cette ardeur sans fin¹ ».

L'avarice est définie par **Evagre le Pontique** sous le terme **φιλαργυρία** (philarguria), l'amour de l'argent. Les Pères l'ont néanmoins comprise comme se référant plus généralement aux choses. L'argent est donc ici un symbole, une façon d'évaluer les choses.

« C'est le régulateur symbolique des échanges, qui change les choses en marchandises et transforme les rapports en marché² ».



Il faut savoir qu'au départ, comme toutes les passions, l'avarice a été considérée comme une maladie du privé. Ce qui est intéressant, c'est qu'en Occident, cette passion a pris un tour collectif sous les traits d'un style de vie économique et social que nous connaissons. Ce qui mène à une question que l'on pourrait aller jusqu'à définir comme existentielle :

Cette maladie pour les Pères de l'Eglise n'est-elle pas devenue une vertu publique pour nous, Occidentaux, puisqu'elle est source de bien-être et de vie heureuse?

Il y a encore plus ou pire peut-être lorsqu'on songe que la valeur d'une personne vaut de nos jours ce qu'elle gagne ou possède. L'argent s'est donc élevé – et ce n'est pas monsieur Trump qui me démentira – au rang de moyen de mesure et d'évaluation des individus! Dans notre beau pays, par exemple, en cas de mort accidentelle d'une personne, les dédommagements financiers éventuels seront calculés, non pas sur la valeur intrinsèque de la personne humaine, mais bien sur sa valeur économique potentielle. Raison pour laquelle, la mort d'un nouveau-né suite par exemple à une erreur médicale, ne rapportera quasi rien, si je puis dire, car cette vie retranchée ne vaut encore rien en termes de valeur financière! La conséquence de ce glissement est visible : nous sommes

¹ EVAGRE le Pontique, Des hit esprits de perversité.

² ENZO BIANCHI, « la vraie richesse » page 13-21

devenus aveugles à la dangerosité de cette maladie puisque nous demeurons insouciants au fait qu'un cinquième de l'humanité consomme désormais les 4/5 des ressources disponibles. Qu'un milliardaire devienne pour la seconde fois président de la plus grande puissance mondiale et s'entoure d'autres milliardaires pour trouver, soi-disant, des solutions aux problèmes des plus pauvres, en est le sombre symptôme. Si l'on devait définir la philargyrie, l'avarice, on pourrait dire que ...



L'avarice est une soif insatiable et désordonnée de posséder des choses, d'accumuler des biens.

Le même regard qui se pose sur la nourriture ou sur autrui se pose à présent sur les choses. La possession est dès lors ressentie comme une nécessité absolue, et tout est pensé et dirigé vers cet objectif. Sans tenir compte le moins du monde, cela va sans dire, des limites, même et surtout si cette limite est l'autre. Il faut que nous soyons conscients que l'avarice est une maladie qui s'insinue lentement dans le cœur de l'homme. J'en veux pour preuve, cette saisissante rencontre entre Jésus et le jeune homme riche :

« Un homme s'approcha et dit à Jésus: «[Bon] Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle?» ¹⁷Il lui répondit: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, respecte les commandements ». «Lesquels?» lui dit-il. ¹⁸Et Jésus répondit: «Tu ne commettras pas de meurtre; tu ne commettras pas d'adultère; tu ne commettras pas de vol; tu ne porteras pas de faux témoignage; ¹⁹honore ton père et ta mère et tu aimeras ton prochain comme toi-même ». ²⁰Le jeune homme lui dit: «J'ai respecté tous ces commandements [dès ma jeunesse]. Que me manque-t-il encore?» ²¹Jésus lui dit: «Si tu veux être parfait, va vendre ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi ». ²²Lorsqu'il entendit cette parole, le jeune homme s'en alla tout triste, car il avait de grands biens ».

Mt 19 : 16-22

De toute évidence, ce jeune homme ignorait le mal dont il souffrait. Le diagnostic posé par notre Seigneur emplit son âme de tristesse, car il demeure incapable de se libérer du cancer qu'il abrite en son cœur. Je le disais, la maladie s'insinue sournoisement petit à petit, indétectée, discrète, quasi invisible en son premier stade. Les symptômes sont pourtant là. On commence par garder pour soi ce qui pourrait être partagé avec d'autres. Ensuite, vient l'accumulation toujours plus grande de biens; accumulation qui ne satisfait jamais et ne cesse dès lors de faire grandir le besoin et avec lui, l'inquiétude. Il y a une logique de mort à l'œuvre dans l'avarice, toujours plus dévastatrice et obsessionnelle. Tout devient obsession, source de préoccupations permanentes pour conserver ce que l'on possède et qu'on craint de perdre. La soif de posséder devient pathologique et l'on s'accroche à ce que l'on possède comme unique raison de vivre.



« On augmente pour conserver et on conserve pour augmenter³ ».

Certains définissent l'avare comme « un condamné à la vie ascétique... », en ce qu'il est un « auto-condamné ». Il se mortifie pour posséder. L'avare est quelqu'un qui, à l'opposé de Dieu, décréée, car il détourne les biens de leur objet et de leur usage en les accumulant et les conservant pour lui, au détriment des autres. C'est la terrible parabole enseignée par notre Seigneur :

« Il leur dit cette parabole: «Les terres d'un homme riche avaient beaucoup rapporté. 17Il raisonnait en lui-même, disant: 'Que vais-je faire? En effet, je n'ai pas de place pour rentrer ma récolte. 18Voici ce que je vais faire, se dit-il: j'abattrai mes greniers, j'en construirai de plus grands, j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens, 19et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour de nombreuses années; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi.' 20Mais Dieu lui dit: 'Homme dépourvu de bon sens! Cette nuit même, ton âme te sera redemandée, et ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il?' 21Voilà quelle est la situation de celui qui amasse des trésors pour lui-même et qui n'est pas riche pour Dieu ».

Lc 12 : 16-21

Qu'est-ce qui empêchait l'homme de cette parabole de partager son surplus de récolte avec les pauvres? Son avarice! Il préfère accumuler, entasser que partager! On comprend aussi à travers cet enseignement que la jouissance de l'avare réside dans la prévision de jouir à l'avenir... de continuer à jouir, de sécuriser par ses possessions un avenir qui demeure incertain. L'avarice, la cupidité, l'attachement aux biens et à l'argent engendrent une sorte d'identification avec ce que l'on possède, au point que perdre quelque chose de ses biens équivaut à perdre quelque chose de soi-même.



Il était une fois, un pauvre cordonnier. Toute la journée durant, il travaillait penché sur son établi, s'abimant les yeux jusque tard dans la nuit, pour espérer satisfaire ses clients et gagner de quoi survivre. Il aimait pourtant son métier et ne se plaignait pas. Il s'estimait même heureux d'être un artisan aimant le travail bien fait. Cette simple pensée le poussait à chanter en clouant rivets et clous sur les bottines et sur les bottes, son chant surpassant d'ailleurs les bruits de l'atelier. De l'autre côté de la rue, juste en face de la petite maison du cordonnier, habitait un banquier. Il était très riche, mais également très aigri; consultant ses livres de comptes, calculant jusqu'à tard à la lumière des bougies, les intérêts des malheureux ayant eu l'imprudence de lui demander un prêt. Oui, il était riche, mais malheureux. Cependant, ce qui le chagrinait le plus n'était pas les retards de paiements de ses débiteurs – il suffisait qu'il leur inflige des intérêts de retard ou les envoie en prison pour que, d'une manière ou d'une autre, il augmente encore sa fortune. Non, ce qui l'exaspérait plus que tout, c'étaient les chants du cordonnier! Comment pouvait-il avoir l'air si joyeux en étant si pauvre? C'était un mystère pour le banquier. Quoi qu'il en soit, il fallait que cela cesse. En effet,

³ ENZO BIANCHI, Un lutte pour la vie, p85.

l'affreux bonhomme était devenu insomniaque. Il entendait les horribles musiques du cordonnier tourner dans sa tête, même lorsqu'il fermait les yeux, et il les entendait encore quand il se réveillait en sursaut de quelques rêves, où il naviguait sur des rivières d'or et des chutes de diamants. Le son de la voix de son voisin d'en face avait remplacé dans ses rêves, les espèces sonnantes et trébuchantes! Un matin, le banquier n'y tenant plus, traversa la rue. Il entra dans la petite boutique, jeta sur la table deux sacs en cuir rempli de pièces d'or, et dit : « Je fais votre fortune si vous arrêtez de chanter! » Le cordonnier n'en revenait pas. Jamais il n'avait imaginé hériter un tel trésor! Il accepta l'accord, serra la main gantée du rupin, et reprit son ouvrage. Le mal commença à le ronger la nuit même. Plus moyen de trouver le sommeil. Où cacher son argent? Ou l'investir? A qui faire confiance? A quoi le dépenser? La journée du lendemain ne fut pas meilleure. Le cordonnier se surprit à n'avoir aucune difficulté à remplir sa part du contrat. Il n'avait plus envie de chanter. Sa pauvreté



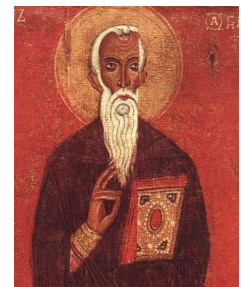
s'en était allée en emportant sa joie de vivre. Il commença à dépérir, prit du retard dans son travail, et commença à se lever de plus en plus tard jusqu'à ne plus pouvoir se lever du tout! L'atelier resta fermé et tous ses clients se demandèrent ce qui lui était arrivé. Après trois mois de cauchemars et de fantômes, le cordonnier rassembla le peu de volonté qui lui restait. Il se leva, s'habilla, prit les deux sacs d'or qu'il tenait cachés sous une latte du plancher de sa chambre, traversa la rue, entra chez le banquier et lui dit : « Je vous rends votre or, rendez-moi ma joie de vivre ».

Souffrir d'une dépendance à l'argent, c'est perdre quelque chose de soi-même. Ce que nous raconte cette petite histoire, c'est que celui qui est victime de cette maladie va jusqu'à considérer que la dimension de l'avoir prévaut sur celle de l'être.



« *Je suis ce que j'ai* ». Voilà ce que pourrait être sa devise. Ces fantômes que sont nos désirs pervers, jamais satisfaits, finissent par posséder notre cœur et lui interdisent la paix et la joie. **Jean Climacque** dit ceci :

*« Les vagues ne manquent jamais à la mer,
ni la colère et le chagrin à l'ami de l'argent ».*



Pour que nous prenions conscience de la nécessité de combattre cette obsession, sachons que François d'Assise a appelé l'argent : « *Excrément du démon!* » Ce qui signifie que dans toutes les actions de l'avare se retrouvent les relents de l'argent. La question reste cependant posée :

Pourquoi le fait de posséder des biens séduit-elle tant de personnes?

Au point que dans notre société occidentale on peut la ressentir comme un mal de l'âme commune, un mal social? Parce que, sans doute, nous sommes devenus les victimes d'une idéologie qui veut

nous rassurer, nous garantir un lendemain. Nous avons peur de l'avenir et donc, nous accumulons quand nous le pouvons, nous justifions notre peu de partage par des lendemains potentiellement difficiles. Il faut bien que l'on combatte l'incertitude, les maladies possibles, la solitude éventuelle, et la faiblesse personnelle qui exigerait qu'on s'en remette à l'autre. Habités par ces pensées, nous nous disons que s'il y a de l'argent, on pourra affronter toutes ces éventualités négatives. L'avarice apparaît dès lors comme la seule solution à nos inquiétudes. **Evagre** avait déjà bien compris les conditions psychologiques liées à l'avarice :



« L'avarice suggère une longue vieillesse, l'impuissance des mains au travail, les famines qui se produiront, les maladies qui surviendront, les amertumes de la pauvreté, et quelle honte il y a à recevoir des autres ce dont on a besoin ».

Il ne s'agit pas ici de devenir la cigale de la fable qui, « ayant chanté tout l'été se trouva fort dépourvue quand la bise fut venue », mais de prendre conscience que nourrir l'inquiétude nous coupe de la joie et de la paix de se savoir aimé de Dieu et d'être au bénéfice de sa providence. En d'autres termes, nous ne comptons plus sur Dieu. Pour les Pères de l'Eglise, la possession et l'avarice devaient être bannies de la communauté chrétienne. Voici ce que **Jean Chrysostome** en disait :



« "Mien" et "tien", ces mots froids qui introduisent dans le monde des guerres infinies, avaient été éliminés de la sainte Eglise naissante ».⁴ Les pauvres n'enviaient pas les riches, parce qu'il n'y avait pas de pauvres, puisque tout était mis en commun. Le « tien » et le « mien » sont de simples expressions qui n'ont pas d'objet⁵ ».

L'avarice est donc également une insulte faite aux pauvres, à ceux qui ne possèdent rien; c'est un vol dans les faits et à bien y regarder, c'est aussi une violence faite à la terre elle-même, qui, au nom de cette soif du « jamais assez » est exploitée et violée. Nous voyons bien aujourd'hui ce que la cause commune de la sauvegarde des ressources naturelles a d'insupportable aux yeux de ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir individuellement. La bonne nouvelle, c'est qu'aucun déterminisme ne prévaut en la matière. Comme pour toutes les maladies de la vie spirituelle, on peut se battre contre un rapport désordonné à l'argent et en guérir, mais il faut prendre conscience de sa dangerosité si l'on ne veut pas voir sa vie définie et dictée par elle. Ce n'est pas pour rien que Paul écrit que :

« L'amour de l'argent est la racine de toutes sortes de maux »

1Ti 6 : 10



Nous pouvons tous être atteints par cette maladie du repli sur soi, de l'absence de communication, de l'incapacité de donner et de recevoir. En cela, nous voyons que l'avarice est aussi une maladie

⁴ Actes 2 : 42-45; 4 : 32-35; 5 : 12-16

⁵ JEAN CHRYSOSTOME, Homélie sur la première lettre aux Corinthiens.

de l'amour. Et puis, si Jésus a dit : « *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir* » (Actes 20 : 35), cela veut bien dire qu'il y a encore moins de joie à accumuler pour soi ! La philargyrie nous fait mettre notre cœur dans nos biens. « *Et là où est ton trésor* », dit Jésus, « *là aussi est ton cœur* ». ⁶ CQFD ! Pour Jésus, l'argent est un anti-dieu, une idole. Une idole qui ralentit la croissance et la marche vers le royaume, comme un bateau dont les cales sont pleines de richesses et qui peine dès lors à traverser la tempête. L'avarice est fille du manque de confiance en Dieu ; ce Dieu-Père qui sait nos besoins ⁷ et qui nous demande justement de ne pas nous inquiéter du lendemain. Ce qu'il faut comprendre, c'est que l'avarice n'est pas une question de quantité de biens possédés, mais de disposition du cœur. Même les moines le savent bien, eux qui sont, bien que ne possédant rien, constamment tentés de garder pour eux autant de choses qu'ils le peuvent ou – c'est encore pire – de s'attacher de toutes leurs forces à de petits objets insignifiants.

On peut donc être un riche avec un cœur de pauvre... ou un pauvre avec un cœur de riche.

Il faut donc pour suivre le Christ, choisir de renoncer, avant que la vie ne le fasse à notre place, parfois trop tard ! ⁸ Il faut surtout, en guise de remède, partager son argent, ses biens. C'est là le moyen de sortir de soi-même, de son isolement, et même parfois de se faire des amis. Comme l'économe infidèle de la parabole qui, en remettant une partie des dettes aux débiteurs de son maître, espérait pouvoir être accueilli chez eux une fois la « bise venue ». On peut résumer la cure à suivre en rappelant une chose :



« Le partage fraternel est le nom véritable de la pauvreté chrétienne ».

En effet, ceux qui s'exercent à partager connaissent toujours la joie que l'on a à donner et à vivre la communion, en commençant par celle des biens ; et une fois qu'on y a goûté, on ne peut plus se passer de cette joie.

⁶ Matthieu 6 : 21 ; Luc 12 : 34

⁷ Mt 6 : 32

⁸ Luc 14 : 33